

LE PERE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS

Extérieur

Un an 8

Six mois 4

Trois mois 2

A QUAND LA GRANDE REVISION ?

LE CONGRÈS DE RENNES

AU BAGNE ARISTOCRATIQUE DE DION



FUMIER MILITAIRE !

Septembre nous ramène à la saison des huîtres.

C'est pourquoi les bouffe-galette de l'Aquarium nous reviendront avant peu. Par contre, nous perdons une belle moule, pas perlière pour deux sous : Cavaignac.

Ce pète-sec a quitté le banc ministériel. C'est de lui surtout qu'on peut dire : « Qui veut trop prouver ne prouve rien ! » Il s'était attelé à prouver la culpabilité de Dreyfus et, patarouf ! voici que ses manigances aboutissent justement au contraire.

Il y a quelques semaines, il fit le faraud à l'égrugeoir de l'Aquarium avec une babil-larde qu'il affirmait avoir été barbottée dans une ambassade étrangère et qui était

la preuve catégorique de la trahison de Dreyfus.

Les bouffe-galette prirent ça très bien. Ces honorables ne s'offusquèrent pas du cambriolage avoué par la bourrique de la guerre.

Quand un purotin choppe un pain pour bouffer, c'est très mal !... Quand un cambrioleur vole, dans une ambassade, des papiers qu'il s'en va revendre, moyennant finances, à des galonnards qui, du coup, ne sont rien moins que des recéleurs, c'est très bien...

Ça, les bons bougres, c'est de la morale !

Donc, les députés applaudirent à Cavaignac ; et les socialos eux-mêmes ne lui marchandèrent pas les coups de battoir ; et, tous en chœur, ils décidèrent qu'on tapisserait les murs de France de la grande postiche de Cavaignac.

Mais, va te faire foutre !

Quand les gouvernants italiens et allemands connurent le flambeau qui était censé leur avoir été filouté, ce fut un esclafement : c'était un faux !... Et, ne voulant pas passer pour plus bêtes qu'ils ne sont, les mecs forcèrent Cavaignac à dénicher les faussaires.

Salé coup pour la fanfare !

C'est alors que fut sucré le colonel Henry ; il avoua avoir fabriqué le fameux poulet... Seul... Cavaignac ne voulut pas

approfondir, pour n'être pas obligé de foutre au bloc tout l'Etat-Major — à commencer par son cousin, Paty du Clam.

Dans l'espoir d'étouffer le sacré scandale on « suicida » gentiment le colonel Henry... Un bon rasoir lui coupa le kiki... et le scandale s'en trouva bougrement empiré !

C'est ce qui arrive dans toutes les mal-propres histoires où s'empêtre la gouvernance : elle entasse vacheries sur scélératesses, se figurant arrêter les frais par de nouveaux crimes...

Je t'en fous ! Elle ne réussit qu'à fiche de l'huile sur le feu.

Ce coup-ci encore, ça n'a pas raté !

Désormais, l'idée que Dreyfus est innocent a germé dans toutes les caboches, — et elle ne fera que s'y ancrer de plus en plus.

Tous les chieurs d'encre patriotocards pourront bayer que le faux fabriqué par Henry et Cie est un « faux patriotique », dont les bandits de l'Etat-Major ont accouché pour ne pas sortir les vrais papiers... Ça ne prendra pas !

Le boniment grammatical : « l'exception confirme la règle ! » n'illusionnera personne.

On est tellement habitué à voir les grosses légumes se permettre les plus colossales monstruosité qu'on se fera le raisonnement tout juste à rebours. Chacun va se

2
dire : « Puisqu'il y a un papier de faux... tous le sont!... »
Et on n'en voudra plus démordre!

—o—
Que les charognes de la gouvernance en fassent leur deuil : au point où en sont les choses, il leur faudra faire bon cœur à mauvaise fortune.

Qu'ils le veuillent ou non, ils seront forcés d'y venir : il leur faudra foutre Dreyfus en liberté... le proclamer innocent.

Ca, c'est fatal!
Qu'ils ne tournent pas autour du pot et se dispensent, par quelque traquenard légal, de reviser le procès de façon à faire saler Dreyfus un second coup.

Ca ne leur réussirait pas!
On gueulerait pis que jamais.
Quand même les timonniers de l'Etat auraient les poches farcies de preuves accablantes contre leur victime, ça ne leur servirait de rien : la méfiance subsisterait! Tout ce qu'ils pourraient exhiber serait suspecté et relégué de travers. A tout on objecterait fatalement :

« Ça sort de la fabrique du ministère de la guerre... Dans cette caverne, les faussaires abondent : on les remue à la pelle!... »

La situation actuelle, c'est les jean-foutre de la haute qui l'ont créée par l'amoncellement des vacheries qu'ils se sont permises. Sans exagération, on peut affirmer qu'ils viennent eux-mêmes de sacrer Dreyfus innocent.

La revision se fera contre eux... autant que pour Dreyfus!

Qu'ils le relâchent donc, — sans barguigner.

Sinon, toujours la question restera sur le tapis, — toujours on les accusera de tenir un innocent au bagne.

Surtout, qu'ils ne s'avisent pas de s'éviter la revision en faisant passer le goût du pain au prisonnier.

Si, un de ces quatre matins, on apprend qu'à l'annonce de son retour en France, Dreyfus est mort d'une congestion cérébrale... causée par l'émotion... ça ne sauverait pas l'honneur de l'Etat-Major, ni celui de la gouvernance.

Il n'y aurait qu'une unanime appréciation : tout le monde affirmerait que le perurquier qui a rasé le colonel Henry a fait la barbe à Dreyfus.

—o—
Que d'infamies, nom de dieu!
Ce qu'il y a de plus champignol dans cette dégradation, c'est les galonnards de l'Etat-Major — qu'on nous sert comme étant le dessus du panier du militarisme. Jugez du reste par l'échantillon du meilleur!

Voilà des animaux qui, sans le moindre scrupule, avec une inconscience pyramidale, se font un luxe d'être le réceptacle des tares infamantes qui font la honte des civils;

Non seulement ils ont fait du meurtre leur profession, mais, en outre, ils s'enorgueillissent d'être policiers, faussaires, cambrioleurs, parjures et je ne sais plus quoi...

Ils sont complets : à eux la gamme des hontes!

Quoique ça, le militarisme n'en crève pas!

Cette charognerie s'alimente elle-même : tel le problématique phénix qui renaissait à perpète de ses cendres.

Il est vrai d'ajouter que la gnolerie du populo est un admirable ferment qui active ferme le développement de l'ordure militaire.

En effet, les gros mecs de la gradaille n'en sont plus à essuyer les premiers glaivieux : ils ont déjà subi plus d'un scandale!

Ils tiennent bon, quoique ça. Cela ne les trouble pas!

Ils sont d'ailleurs assez mariales : quand, dans leur entourage, la purulence d'un de

leurs copains offusque le flair du populo, l'intérêt de caste s'éveille et ils exécutent le pourri... Puis, avec un cynisme immonde ils nous bavent :

« Admirez notre propreté ! Nous venons de donner le coup du lapin au porc qui vous empestait... C'était un intrus, ce mal-propre ! »

Et nous avons le tort de couper dans le pont!

Ainsi, actuellement, qui donc va opérer la revision du procès de Dreyfus?

Un galonnard ! Le général Zurlinden, qui a hérité de la succession ministérielle de Cavaignac.

C'est très roublard, nom de dieu ! Aussi, sans plus attendre, les chieurs d'encre de la haute ont entrepris de nous emberlificoter : puisque c'est un galonnard qui va faire la revision, clabaudent-ils, ça ne fout pas de mornifle au militarisme.

Il y a du vrai, hélas, dans les tartinades de ces baveux !

Ca tient à ce qu'on n'a pas assez généralisé :

On a trop fait le procès des juges de Dreyfus, le procès des galonnards-policiers-faussaires et faux-témoins du deuxième bureau de l'Etat-Major,

Et pas assez le procès du système !

Si on a fait un si faramineux bacchanal au sujet de Dreyfus c'est parce qu'il était de la bourgeoisie et parce que, quoique tombé au bagne, il laissait derrière lui des amis influents et galettards.

Collez un prolo à sa place et jamais il n'aurait pu sortir du trou!

Tout au plus, pour ce malheureux, aurait-on trouvé quelques types, de cœur assez généreux, pour lui faire l'aumône d'une tartine ou d'un coup de gueule sympathique... et puis ensuite il n'en aurait plus été question !

—o—
Ouvrons les quinquets, les bons bougres, et relaquons de quoi il retourne :

Les galonnards ne sont pas odieux simplement parce qu'ils commettent des faux et des meurtres — ils sont odieux parce que galonnards !

Les chats-fourrés ne sont pas infâmes parce qu'ils condamnent illégalement et frappent des innocents — ils sont infâmes parce qu'ils jugent !

Les gouvernants ne sont pas des monstres parce qu'ils gouvernent avec le mensonge — ils sont des monstres parce qu'ils gouvernent.

Il n'y a donc pas à épiloguer : faire un chesse-croisé de juges, de militaires et de gouvernants est une sacrée duperie...

C'est comme pour les vipères : morte la bête, adieu le venin !

Bagne aristocratique

Les bons bougres ne sont pas sans avoir entendu parler du comte de Dion : un mossieu à qui les quotidiens passent couramment de la pommade parce que — quoique aristo — il s'est abaissé jusqu'à se bombarder fabricant de bicyclettes et d'automobiles.

Son bagne perche à Puteaux : 500 prolos y turbinent et fabriquent surtout des tricycles à pétrole et des automobiles.

Les chameaucrates en pincent ferme pour l'automobilisme : il y a dix fois plus de commandes qu'on n'en peut livrer ! Aussi, dans le bagne du comte de Dion il y a une fièvre de production qui se solde par un bénéf, pour le singe, qu'on peut évaluer à cent mille balles par mois.

Ce n'est foutre pas tocard ! Il y a plus d'un aristo qui s'abaisserait à faire de l'industrie s'il savait y récolter un petit million au bout de l'an.

Si le comte de Dion est assez « fin-de-race » pour s'être accommodé de l'exploitation industrielle, il a, quoique ça, hérité des instincts féodaux de ses pères.

Il n'attache pas ses prolos avec des saucisses !

Dans une industrie en vogue comme celle de l'automobilisme les prolos devraient gagner de bonnes journées et bénéficier un tantinet de l'emballement des richards.

Ah ouiche ! Dans son bagne, le comte de Dion fait abattre tout le travail aux pièces et les prix sont calculés avec une telle rapacité que le prolo qui ne trime pas kif-kif un dératé n'arrive pas à sortir sa journée.

Ce n'est pas tout ! On fait douze heures... c'est la journée légale. Seulement, comme il y a un travail fou, l'aristo exploiteur fait faire deux heures en plus : la journée est donc de quatorze heures et il a eu soin de faire passer à l'as l'indemnité coutumière des heures supplémentaires.

Et la loi de 1848 qui interdit aux singes de faire travailler leurs prolos plus de douze heures par jour, qu'en fait le comte de Dion ? Il s'en fout ! Il les a quelque part, les lois... Il ferait beau voir qu'un tribunal ait le toupet de s'en prendre à cet exploiteur aristo !

—o—
Pour le comte de Dion, ses ouvriers sont toujours des serfs, — des types de race inférieure que ses paternels bâtonnaient à plaisir et pendaient haut et court,

Et que lui, — homme de son siècle, — tient en respect par des moyens un peu plus perfectionnés : tel le revolver !

Je n'exagère pas, les bons bougres !

Le revolver joue un rôle dans le bagne du comte de Dion.

Pour preuve, voici les faits :

Il y a quelques jours un prolo, B..., ayant soupe de la boîte, demande son compte. En pareil cas, y a pas d'erreur : on passe à la caisse illico. Chez le comte de Dion, c'est pas ça ; le chef d'atelier, le jean-fesse Gosselin, réplique au turbineur :

— On vous réglera à la quinzaine.

— Oh là ! rebiffa le prolo, on ne me fait pas marcher : j'ai les pieds nickelés ! Me voyez-vous perdre une demi-journée pour revenir toucher ce qui me revient. J'entends être réglé illico, sinon je ne bougerai pas de ma place...

Sur ce, le garde-chiourme envoya quérir la police et deux sergots s'amenèrent pour foutre à la rue l'esclave récalcitrant.

Le gas se laissa sortir !...

Mais, à peine dehors, il fit volte-face, rentra au bagne et, se campant dans l'atelier, il dit au sac-à-mistoufle :

— Je ne bougerai pas du pied de mon tour avant qu'on m'ait donné mes sous !...

A nouveau les contre vaches et le pipelet du bagne s'amenèrent pour foutre dehors l'entête. Seulement, ce coup-ci, ils négligèrent le renfort de la pestaille et ils opérèrent eux-mêmes.

C'est alors que le fameux chef d'atelier, pour prouver aux serfs du bagne que leur singe est un digne rejeton des seigneurs de l'ancien régime, sortit un revolver de sa poche et, sans épates, le colla sous le nez du prolo.

A de tels arguments, le pauvre bougre d'exploité haussa les épaules et répondit :

— Vous n'êtes qu'un misérable !...

Ce qui est triste à constater c'est que la colère ne fit pas bondir la chiée de prolos qui assistaient à la scène.

Ont-ils donc du pissat d'aristo dans les veines ?

La moindre des choses était de sauter à la gargamelle de l'assassin patenté du comte de Dion et de lui servir la plus riche tatouille que puisse craindre un garde-chiourme.

Qu'y aurait-il eu à leur reprocher ?

Même au point de vue légal ils n'avaient que des félicitations à risquer : nul ne peut vous blâmer d'empêcher un meurtre !

Or, tout laissait supposer que si le garde-chiourme de l'aristo-industriel arborait son revolver sous le nez d'un prolo..., ce n'était pas pour des prunes !

Certes, le comte de Dion aurait pu groumer un brin, — si on lui avait détérioré son sac-à-mistouffles.

Evidemment, il a préféré que ses prolos ne bronchent pas, — qu'ils restent plats-culs devant un bandit ! Ça lui prouve que si les mots sont changés il n'y a pas, quoique ça, — entre l'ancien régime et le régime actuel, — de différence essentielle :

En râclant le vernis d'industriel fin-de-race du comte de Dion on dégote le seigneur féodal,

Et, malgré que ses prolos se figurent être les « fils de 89 » ils sont kif-kif les serfs de l'ancien régime : taillables et corvéables à merci !

HORREURS MILITAIRES

Galonnard modèle !

Y a pas comme la gradaille pour avoir un culot monstre !

Ces sacrés nom de dieu de galonnards que les andouilles prétendent être les parangons de « l'honneur » sont, au contraire, tout ce qu'il y a de plus malproprement dégueulasse.

Le chamarré de l'Etat-Major, le colonel Henry peut passer pour le modèle du genre : il mentait pire qu'un député, fabriquait des faux-papiers, jurait tout ce qu'on voulait...

Et cela, avec un toupet infernal !

Voici, dans un autre ordre d'idées, quelque chose d'aussi infect que les charogneries du colonel Henry :

Les bons bougres se souviennent de l'hécatombe de Nancy, accomplie le 18 août, sur les ordres formels du colonel Lardemelle commandant du 79^e lignard.

Le caneton de la semaine dernière contenait la poignante babillarde d'un trouffion assez chanceux pour en avoir réchappé. Y avait de quoi frissonner à cette lecture ! Et, nom de dieu, je suis bien sûr que plus d'un bon bougre a serré les poings en ronchonnant : « Si j'avais le bourreau à portée, ce que je te lui collerais un tabac sur le blair !... »

En conclusion j'annonçais que le Lardemelle en serait quitte avec quinze jours d'arrêt — ce qui est une couillonnade !

—o—

Hé bien, les copains, tout ça est inexact ! C'est une autre culotte de peau, le général Cornulier-Lucinière qui vient d'en faire la découverte — et qui l'affirme.

Il faut le croire, scrogneugnieu, car un galonnard ne ment jamais... à preuve le colonel Henry.

Donc, il est d'abord inexact que le colon Lardemelle ait été foutu aux arrêts... Ça, je veux bien le croire !

Par exemple, où je ne coupe plus, c'est dans les autres « inexacitudes » affirmées par le général Cornululu.

Kif-kif le colonel Henry jurant que son petit papier était véridique, cette vieille ganache affirme :

Inexacte la babillarde du troubade insérée la semaine dernière dans le PÈRE PEINARD ;

Inexact que 450 trouffions aient été foutus à cul ;

Inexact que, le 18 août, le soleil ait chauffé au point de cuire les œufs au cul des poules ;

Inexact que le populo de Nancy ait été au devant des débris du 79^e et ait hué la brute de colon...

« Alors, allez-vous demander, qu'y a-t-il de vrai ? »

Ce qu'il y a de vrai ? Le général Cornululu va vous le dire : il a tiré les vers du nez à tous les troubades du 79^e, un par un... et pas un ne s'est plaint — pas même les morts !

Y avait pas de pet qu'un troubade — réservoir ou de l'active — s'avise de casser du sucre. Ça lui aurait coûté chaud ! On l'aurait fichu au bloc et il en aurait vu de dures.

Au régiment, le mieux est de se taire... ou d'être toujours de l'avis des supérieurs.

Ainsi, le colon Lardemelle lui-même, a pris la précaution de se blanchir : il a fait rédiger par chaque réserviste une note signée comme quoi il n'a exercé aucune menace et ne s'est livré à aucun abus de pouvoir...

Et tous les réservoirs ont signé !

Dam, nul n'en pinçait pour faire du rabiol !

En conséquence de tout ça, le général Cornululu a accouché d'une postiche bougrement cynique dont je fourre les principaux becquets sous le nez des bons fleux. De tout cela, il résulte, bave le général :

1^o Que le colonel s'est montré comme un chef bienveillant, actif, ferme, dédaignant la fatigue personnelle pour s'occuper avec le plus grand dévouement de tous ceux qui étaient fatigués ;

2^o Qu'il n'a jamais menacé aucun des hommes fatigués de punitions sévères ;

3^o Que personne n'a proféré la moindre plainte dans les rangs...

Hein, les bons bougres, avais-je raison d'affirmer que ce sacré général égale en fausseté et en mensonges le fameux colonel Henry ?

Y a pas ! Il faut être général pour oser expliquer par un excès de bienveillance la vacherie du colon Lardemelle faisant fonder son cheval sur un troubade tombé de fatigue.

Mais, non content de faire la pige à Henry, cette ganache de général essaie de dégouter Pellieux ; voici un autre morceau de son débagouillage :

« ... Certains journaux ont dit que le colonel du 79^e avait été mis aux arrêts. C'est faux ! Ces allégations ne diminueront en rien la haute estime et la grande affection que les officiers ont pour leurs troupes et que ces dernières ont pour ceux qui les mèneront au feu... »

Pellieux en tient pour la boucherie ! Le général Cornululu préfère le feu..., et le bourreau Lardemelle idem !

En effet, c'est au feu que ce maudit colon conduisit le 79^e, — il le mena cuire au soleil.

A lui le pompon comme massacreur ! Depuis l'invasion de Madagascar c'est lui qui tient la corde comme déquillage de troufades : c'est lui qui a le mieux décimé un régiment !

Il est donc tout naturel que le général Cornululu lui passe de la pommade.

C'est le cas de sortir le cliché : « le colon Lardemelle a bien mérité de la patrie ! »

—o—

Comme conclusion, un petiot rapprochement :

Tandis que le général louangeait le Lardemelle à Bordeaux, un simple trouffion, Clœdt, passait au tourniquet pour menaces envers un supérieur.

Au moment où le chef du conseil de guerre demandait à l'accusé s'il n'avait rien à ajouter, le pauvre bougre arracha un bouton de sa veste et le lança sur le galonnard.

Illico, le conseil se foutit à délibérer et condamna Clœdt à la peine de mort.

Voilà qui est chouette ! C'est de la justice tout ce qu'il y a de plus militaire :

Pour avoir décimé son régiment le colon Lardemelle est félicité !

Pour avoir fait un geste de mépris envers la gradaille, le soldat Clœdt est condamné à mort !

A Coups de tranchet

TOUJOURS LA MISTOUFLE !

Tandis que nos chameaucrates s'en vont faire l'ouverture de la chasse, la misère continue à démolir le populo.

Rien qu'en ces trois ou quatre derniers jours, les quotidiens ont enregistré une demi-douzaine de drames.

Faubourg Denis, deux vieux, le père et la mère Chantraine, usés par le travail, ont allumé

le traditionnel réchaud... Des voisins sont arrivés à temps pour les sauver de la mort.

Aux Halles, où la mangeaille s'amoncelle en montagnes, on a ramassé sur le carreau un pauvre vieux, plus maigre qu'une baleine de parapluie. Y avait si longtemps qu'il n'avait bouffé que son avaloir s'était rétréci — et on n'a même pas pu lui ingurgiter une lampée de bouillon ! Il a tourné de l'œil en arrivant à l'hospice.

De la rue Compans, à Belleville, un dessinateur, Jules Regnier, à qui l'âge avait coupé le travail, est descendu sur le quai des Célestins et s'est fichu un coup de revolver. On l'a ramassé dans un état désespéré...

Aux environs de Paris, à Listry, un ouvrier couvreur qui frisait la cinquantaine, — ce qui est vieux pour un prolo ! s'est pendu dans sa cambuse. Dans une babillarde laissée sur la table il donnait les raisons de son suicide : pas de travail ! pas de pain !...

Lugubre litanie ! Et combien incomplète...

Comme compensation à ces misères, apprenez, les bons bougres, que notre tanneur à la manque, Féliskoff, continue à bien boulotter et à digérer sans encombre,

Ce qui prouve que nous sommes en république !

×

CASSAGE DE CARREAUX

Il y a un vieux proverbe populaire qui dit que pour attirer l'attention il n'y a rien de tel que de casser les vitres...

Une bonne bougresse s'est avisée de pratiquer ce proverbe, — et elle prétend s'en trouver pas trop mal.

Comme elle mijotait dans la purée noire, sans pourtant avoir de goût pour le suicide, ni la moindre prédilection pour se laisser crever de faim à la porte des richards, elle a trouvé une bernaïse pour s'éviter la mistoufle :

Elle s'est bombardée casseuse de carreaux !

L'autre soir, on l'a arrêtée — pour la vingt-deuxième fois — comme elle venait de démantibuler les vitres de sept réverbères. Conduite au violon, la pauvre bougresse expliqua qu'elle préférerait la prison où on bouffe et où on est à couvert... à la dérisoire liberté dont elle jouit au dehors et qui consiste à crever de faim.

Mille marmites, si tous les purouins de la capitale suivaient son exemple, mince d'abaillage de carreaux !

Et foutez, quoique ce cassage de vitres soit une rouspétance peu audacieuse, ça vaudrait bougrement mieux que la résignation pitoyable de décharnés qui se suicident ou se laissent mourir sans clamer leur misère !

Les Congrès de Rennes

A Rennes, à la fin du mois et à la queue leu-leu se dévideront deux congrès corporatifs : primo, le congrès annuel de la Fédération des Bourses du travail ; deuxième, le congrès des syndicats.

Le congrès de la Fédération des Bourses se tiendra du 22 au 26 septembre et celui des syndicats du 26 septembre au 1^{er} octobre.

Parmi la kyrielle des questions mises à l'ordre du jour du congrès des Bourses deux, surtout, méritent l'attention des camarades : la création de syndicats agricoles et le groupement des marins et des pêcheurs.

Jusqu'ici, les campuchards sont restés dans un sacré isolement qui les empêche de vibrer et de rouspéter, kif-kif leurs frangins des villes.

Que voulez-vous que foute un cul-terreux, planté sur son champ, sans relations, sans points de contact ?

La gouvernance peut bien se permettre les pires sclérotesses ; quand ce campuchard les apprendra, non seulement il sera trop tard pour agir, mais encore il n'en aura pas les moyens, faute de groupement.

Ces dernières années, les grands proprios terriens se sont rendus compte de l'influence qu'ils auraient si, au lieu de jacasser seulement en leur nom personnel, ils pouvaient trouver un joint pour se bombarder les porte-paroles des paysans.

Hé donc, ils ont emmanché des syndicats agricoles qui, à vrai dire, ne sont que des garces

d'agences électorales : les jean-foutre terriens ont emberlificotté les prolos de la glèbe et leur ont fait prendre les vesses de loup pour des prunes de mossieu.

Malgré tout, ces hypocrites syndicats ont rendu quelques petits services aux campluchards : ils leur ont mis la caboche en éveil et les ont familiarisés — trop peu, malheureusement ! — avec des procédés de culture perfectionnés.

Il ne faut pas que les jean-fesses de la haute continuent leur œuvre abrutissante, sans que les bons bougres mettent leur grain de sel dans la discussion.

Il y a, dans les campluches les plus retirées, les plus isolées, des gas qui ont la citrouille farcie de bonnes idées : c'est eux qui doivent prendre l'initiative d'expliquer de quoi il retourne à leurs copains de la glèbe.

Déjà, les copains qui lisent les babillardes du père Barbassou sont au courant de la question — ce n'est pas du nouveau, pour eux !

Eh bien, c'est sur ce chapitre que discutera le congrès des Bourses du travail : il ne cherchera pas, évidemment, à imposer sa manière de voir ; son dada sera d'orienter les activités sur un terrain trop délaissé.

La seconde question que tâchera d'élucider le congrès des Bourses — question quasiment aussi importante que celle des syndicats agricoles — c'est celle du groupement des marins et des pêcheurs.

Les pauvres bougres sont logés à aussi vilaine enseigne que les campluchards — si même leur sort n'est pas pire !

La vie des pêcheurs est tout ce qu'il y a de plus épouvantable : quand ils s'embarquent sur leur coque de noix ils ne savent jamais s'ils reviendront ; le moindre coup de vent peut les envoyer têter leur dernière goutte dans le bouillon.

Et foutre, leur salaire est loin d'être en rapport avec les risques qu'ils courent !

De même, qu'en partant, ils ne savent jamais s'ils reviendront — de même, quand ils débarquent, leur pêche faite, ils ne savent pas s'ils auront bonne ou maigre recette.

Ils n'ont échappé aux requins de l'Océan que pour échouer dans les mâchoires de requins de terre bougrement plus insatiables que les monstres de la mer : les *mareyeurs*.

Ces crapules-là sont les intermédiaires, les accapareurs, des commerçants, des revendeurs, des tout ce que vous voudrez !

Les mareyeurs achètent le poisson au prix qu'ils fixent — et ce prix est toujours dérisoire.

Tellement dérisoire que, quand le partage est fait entre les pêcheurs qui montaient la barque, il ne leur reste même pas de quoi bouffer du pain sec — eux et leur nichée.

Par contre, au bout d'une dizaine d'années, le mareyeur qui a commencé son métier de voleur avec rien, se retire avec fortune faite — et les millions gonflent son coffre-fort !

C'est abominable, nom de dieu !

Les pêcheurs ne sont pas sans se rendre compte de l'exploitation dont ils sont victimes ; seulement, leur existence est tellement hasardeuse qu'ils en viennent à ajouter peu d'importance aux voleries des mareyeurs. Le vol crapuleux dont ils pâtissent leur paraît une couillonade, comparé aux risques de tous les instants qui leur pendent au nez quand ils sont sur la grande tasse.

La fréquentation de l'Océan les rend indulgents et jemenfoutistes, vis à vis des crapuleries des morpions du plancher des vaches.

C'est en quoi ils ont tort !

Ils devraient rouspéter dur et ferme contre l'exploitation qu'ils endurent : on comprend qu'ils ne maudissent pas l'Océan qui, même quand il leur fait des mistouffes, ne les exploite pas et ne s'enrichit pas de leur turbin.

Il n'en va pas de même de ces charognes de mareyeurs ; ceux-là ne sont pas un élément, une des forces de la nature qui donne et retire la vie avec égale sérénité — mais de sales bougres n'ayant qu'un dada : échafauder leur fortune sur la misère et la mort des turbineurs.

Puisque, d'eux-mêmes, les gas de la mer ne prennent pas l'initiative de se grouper et ne cherchent pas à faire face à toute la séquelle des chameaucrats, depuis les mareyeurs jusqu'aux sangsues de l'État, c'est aux copains déjà désalés à leur donner un coup de collier et à leur expliquer de quoi il retourne.

C'est ce point de vue qui s'agitiera au congrès de la Fédération des Bourses du travail.

Or, n'y aurait-il que ces deux chouettes questions sur le tapis : la propagande dans les campagnes et dans les patelins maritimes que ça suffirait pour donner de l'intérêt à ce congrès.

— 0 —

Le congrès des syndicats s'ouvrira dès que

sera bouclé celui des Bourses du travail.

La première question qui s'y discutera aura son intérêt par les indications qu'elle donnera sur le niveau de développement des syndicats ; c'est une garce de question qui revient à tous les congrès ouvriers et qui a déjà causé bougrement de chicanes et de divisions : à savoir si les votes se feront par tête de délégué ou en tenant compte du nombre de syndicats qui lui ont donné mandat.

A ces deux façons de formuler des décisions, le syndicat des chemins de fer en oppose une troisième : il propose que les votes sur les questions de principes se fassent en tenant compte de l'importance numérique des syndicats.

Les trois binaises ont leurs inconvénients : Primo, si on vote par délégué il peut arriver que les camarades de la ville où se tient le congrès pèsent lourdement sur les décisions, vu qu'il ne leur est pas difficile d'être nombreux ; les plus petits syndicats peuvent avoir un délégué — ce que ne peuvent s'offrir les syndicats qui perchent aux cinq cents diables.

Deuxièmement, si on vote par syndicats, il peut arriver qu'un délégué qui a dans sa poche les mandats de dix ou vingt groupements influence le congrès et y fasse presque la pluie et le beau temps.

Troisièmement, si on tient compte du nombre de syndiqués il peut arriver que les syndicats qui ont des foulitudes d'adhérents noient les petits : c'est le triomphe des gros bataillons !

Ces trois façons d'exprimer une opinion sont mauvaises parce que, toutes trois, elles sont un vieux rogaton de parlementarisme dont les syndicats n'ont pas encore pu se dégrasser complètement.

Depuis quelques années les politiciens ont été vidés des groupements ouvriers ; mais, sans y voir de mal, on a conservé des façons d'opérer et d'exprimer des opinions qui ne cadrent plus avec les tendances nouvelles des groupements.

Un congrès corporatif n'est pas un *Parlement du travail*.

Foutre non ! Soupé des Parlements. On en creve de cette saloperie, sans s'offrir en outre celui du « Travail ».

Si le populo est encore désorienté, c'est parce qu'on a mis du parlementarisme partout : on nous a infesté de ce virus bourgeois — tellement qu'on a perdu l'habitude de l'action.

Ceci dit, il reste à définir ce qu'est réellement un congrès :

C'est une réunion de bons fleux que l'éloignement empêche de se fréquenter et qui s'amènent dans un patelin à une date fixée d'avance, dans l'intention d'échanger leurs idées, d'étudier les différences de tactique, de s'éduquer mutuellement, de se reconforter au frottement des camarades et même de jeter les jalons d'une action commune.

Si les gas ne venaient qu'en leur nom personnel il serait difficile de tabler sur ce qui aurait été discuté pour y démêler l'opinion de leurs copains et leurs tendances générales ; ils viennent donc au nom de camarades qui, explicitement ou implicitement, leur ont dit : « Vas là-bas et tu expliqueras que nous sommes tant ayant telles et telles opinions... »

Ceci compris, il est évident qu'un congrès ne peut pas être une parlote légiférante et décré-tante.

Eh donc, la discussion qui, depuis tant d'années a fait tant de mal — et qui revient tellement sur l'eau que c'est par elle que s'ouvrira le prochain congrès — n'a pas de raison d'être. Ce qui alimente cette discutaillerie c'est la confusion dont on ne s'est pas radicalement dépêtré — confusion qui assimile un congrès ouvrier à un parlement.

Un congrès n'a pas de décisions à prendre sur les questions de principes : il ne peut qu'émettre des opinions, indiquer une orientation, souhaiter telle tendance, conseiller telle propagande.

Pour cette besogne, il est inutile — et même dangereux — qu'une majorité (dégagée par n'importe quel moyen de vote) impose ses vues à une minorité.

Ce qu'on peut faire, pour souligner les tendances du congrès, c'est dire : « Sur telle question (la grève générale, par exemple) il y a tant de syndiqués qui en sont partisans, tant qui n'en pincent pas... »

Certes, pour la popote journalière et les questions d'administration il est évident qu'on doit prendre des décisions fermes. Mais, ce n'est pas sur ce point qu'éclatent les divergences : quand des discussions se produisent elles ne s'enveniment pas et on se met d'accord facilement. Ce n'est que sur les questions générales que les divergences se manifestent et atteignent au maximum... parce que chacun cherche à faire prédominer ses vues individuelles, à les faire sanctionner par la majorité.

Et c'est cela qui engendre les chicanes ! Si on fichait au rancard le dada bourgeois des majorités et des minorités qu'on donne aux congrès ouvriers le vrai caractère qu'ils doivent avoir : échange d'idées, éducation mutuelle, entente sur les meilleures propagandes... toutes les zizanies qui s'y sont fait jour ces quinze dernières années s'évanouiraient illico.

— 0 —

Ma tartine s'allonge, il faut me restreindre, bon sang.

Après cette question primordiale le congrès corporatif s'occupera d'une tapée de questions et entre autres, du boycottage et du sabotage.

Je n'ai pas besoin d'appuyer sur la chanterelle ; les copains savent l'importance de ces deux galbeuses binaises pour tenir tête aux patrons et refréner leurs instincts exploiteurs.

C'est dire que ce congrès sera intéressant et qu'on aurait tort de ne pas s'en occuper.

Révolution Sociale

PAR EUGÈNE POTTIER

*Voyant ce colosse apparaître,
Les gros bonnets, les parvenus,
Les empanachés et le prêtre
Tremblent tous : les temps sont venus !*

*L'œil plein d'éclairs et les bras nus,
Le travail n'agit pas en traître :
Il opère en chiffres connus
Et va s'organiser sans maître !*

*Il dit : « Sur le globe et ses fruits,
« Sur l'outillage et les produits
« Vous faisiez main basse ; il faut rendre ! »*

*« — Ainsi tu viens, spectre fatal,
« Pour partager le capital ?
« — Partager ?.. Non !.. mais tout reprendre ! »*



TRIOMPHE DES MOULINEUSES !

Après dix-huit jours de grève, les bonnes bougresses de Privas ont réussi à faire caner leurs patrons : ces maudits exploiteurs ont renoncé à la diminution de salaire qu'ils voulaient imposer.

C'est un chic résultat ! Mais, que les moulineuses ne s'endorment pas sur le rôti. Leur victoire ne leur donne pas le bien-être : il s'en faut, nom de dieu !

C'est bougrement rupinskoff d'avoir, par leur nerf, fait reculer les singes.

Pas moins, le sort des ouvrières n'est pas meilleur, — ou peu s'en faut : aujourd'hui comme hier elles sont forcées de trimer dans les bagnes pestilentiels, où l'air et la lumière manquent, mais où, par contre, abondent les garde-chiourmes,

Et pour quel salaire ? Pour vingt sous par jour... vingt-cinq sous, au grand maximum !

C'est bougrement maigre. Si on collait les patrons à pareil régime, ils y trouveraient un sacré cheveu.

Or, les bonnes bougresses de moulineuses sont de même farine que leurs exploiteurs, — la crapulerie en moins, pourtant ! Il n'y a donc pas de raison raisonnable pour que ceux-ci fassent bombance, tandis que les copines ne croûtent pas à leur faim.

N'en faut plus de ce système ! Aussi, ne suffit-il pas de s'opposer à des diminutions de salaires, il faut — et c'est bougrement important — se frotter dans le citron que tout le mal vient des capitalistes : tant que les voleurs et accapareurs patronaux n'auront pas démissionné... de gré ou de force !... il n'y aura pas d'aisance possible pour le populo.

Au contraire, une fois les singes envoyés aux cinq cents diables, on sera tous amis comme frères et on s'entendra pour faire fonctionner

les usines, non pour l'enrichissement d'un feignant, mais au profit de tous.

LES TONNELIERS DE NICE

Ces bougres-là ne sont pas de foutues bêtes; ils ont choisi le bon moment pour se fiche en grève: l'époque des vendanges.

Au premier abord, les patrons tonneliers ne se sont pas étonnés: ils avaient espéré pouvoir embaucher des prolos dans les patelins environnants.

Ça a été une veste!

De Porto Maurizio et de Cette où ces salopards avaient réclamé des tonneliers, pas un prolo n'est venu. Par contre, les bons bougres de ces patelins ont envoyé des secours aux grévistes, — ce qui dénote un chouette esprit de solidarité!

Attention, les bons bougres!

le Premier Octobre

sortira du four:

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

pour l'année crétine 1899

An 107 calendrier révolutionnaire

Kif-kif les années précédentes, l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD sera bath aux pommes: sa couverture s'illuminera d'un chic dessin en couleurs et il sera farci d'illustrations galbeuses et bourré de flambeaux aux petits oignons.

Prix de l'almanach: 0 fr. 25

pour le recevoir franco: 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre).

Tuyaux Corporatifs

HARDI, LA TERRASSE!

Il paraît que les terrassiers de Paris commencent à groumer.

Ce n'est foutre pas trop tôt, nom d'une pelle! Ils ont, jusqu'ici, fait preuve d'une patience bougrement pantouflarde.

Quand même le turbin marcherait mal ils ne seraient pas excusables de filer doux et de subir toutes les avanies de leurs singes;

A plus forte raison ne sont-ils pas excusables quand, comme maintenant, il y a tant et plus de boulot.

Y en a de la terrasse sur la planche!

Il y a les travaux de l'Exposition, il y a le prolongement sur les quais de la ligne d'Orléans, il y a le creusement en écumoire de toutes les grandes rues de Paris pour la reconstruction des égouts à cause du « tout à l'égout » et du métropolitain, et il y a le métropolitain lui-même!

Eh bien, malgré ça, les terrassiers ne sont même pas payés aux prix de série!

Faut-il qu'ils soient gnan-gnan, malgré la rudesse de leur tournure!

Enfin, ils parlent de rouspéter....

Vont-ils mettre les bouchées doubles, afin de rattraper le temps perdu?

Je le souhaite, nom de dieu!

POIROTEZ MINEURS!

Poirotez dur et ferme, braves gueules noires du Nord et du Pas-de-Calais.

Le mec présidentiel de l'association des malfaiteurs patronaux qui vous grugent vient d'accuser

réception au pisse-froid Bastly de la babillarde où sont consignées les maigriotes réclamations que ce bouffe-galette a formulé pour vous.

Il paraît que, cette semaine, l'association de vos malfaiteurs capitalistes se réunira à Douai pour discuter vos prétentions.

Ce n'est pas encore ça qui beurrera vos tartines!

Mais foutre, je vais plus loin: en supposant que vos exploiters vous donnent raison sur tous les points et acceptent votre programme ce n'est pas ça, mes pauvres gas, qui vous donnera bien-être et liberté.

La vraie question, voyez-vous, c'est d'apprendre à se passer de capitalos: vous êtes assez costauds pour extraire le charbon à votre compte et non au bénéfice des richards... Quand vous en serez là, alors, dam, y aura du bon!



Les « Brous »

Le Tréport. — Il y a un tas de jean-foutre qui se sont réunis à Dieppe pour jaspiner sur la pêche maritime. Ils ont intitulé leur dégoisage: « Congrès International ».

Ce qu'ils vont en débagouler des menteries, — et s'empiffrer de bons morceaux aux frais de la princesse!

Tout d'abord, le cléricochon de Roger, le maire de Dieppe, après avoir bonni patriotisme maritime et cœtera pantouffes et autres gnoleries, a bavé d'une association réelle entre le patron et le matelot de pêche.

A en croire ce monteur de coups, le salaire serait composé de deux éléments: « Une fraction fixe qui mettrait le pêcheur à l'abri des premiers besoins, et une autre qui serait proportionnelle au produit du travail; elle représenterait l'association du patron et du pêcheur dans les mêmes intérêts. »

Tout cela, c'est du chiquet, de la blague! Inutile d'user sa salive en de telles paroles: « l'intérêt du matelot-pêcheur? » Oh là là, ce que tous ces gros mufles s'en foutent!

La vérité, la voici: l'armateur prélève, pour lui, la part du lion, la moitié du produit, après déduction de tous les frais.

L'équipage touche l'autre moitié, mais sur ce qui lui revient on lui fait subir une retenue de trois sous par franc.

Après tous ces sacrés rabottages il n'en reste pas lourd pour les pêcheurs! Et, à eux tous, ces pauvres gas ne touchent même pas une aussi grosse part que leur patron à lui seul!

Or, voici que ces rapaces trouvent que les pêcheurs gagnent encore de trop: ils veulent barbotter les brous!

On appelle brous les poissons trop petits, suivant leur espèce, pour être vendus à la criée. Lorsqu'on fait le triage de la pêche, les brous sont mis de côté. Ils reviennent à l'équipage et leur vente augmente d'autant le maigre salaire du matelot.

Eh bien, en ce moment, au Tréport, les armateurs — et non les moindres, foutre! — les plus orléanistes, les plus patrouillards, les plus cléricofarads, prétendent ne plus laisser les brous aux matelots.

Cré pétard, nous voilà loin de l'air de guitare que vient de jouer le cléricochon Roger au congrès de Dieppe.

Que les matelots ouvrent l'œil, bondieu! Qu'ils se fourrent dans la cafetière que les congrès et autres couillonades n'amélioreront pas leur situation; s'ils tiennent à ne pas être grugés jusqu'à la gauche par les armateurs et mareyeurs qu'ils ne comptent que sur eux-mêmes et sur leur énergie.

Depuis longtemps, — ou mieux, depuis un temps immémorial, les brous sont alloués aux pêcheurs.

Y a pas à se laisser esbrouffer: il ne faut pas se les laisser prendre!

S'ils se laissent voler ça, y aura plus de cran d'arrêt!

Pour réussir, du nerf et de la résistance vaudront mieux que toutes les belles palabres des gros mecs.

Pour ce qui est du Congrès, à mesure que les exploiters et les bafouilleurs débagouleront

leurs menteries à cette parlotte, le PÈRE PEINARD les réfutera.

Le roi du fromage blanc

Gournay. — Il fait parler de lui! Kif-kif un marquis de l'ancien régime, le marchand de fromjies a des gardes.

L'un d'eux, profita — l'autre nuit — de l'ouverture de la chasse pour se mettre en campagne et faire... la chasse au braconnier. Pour ne pas s'embêter en route il se fit accompagner d'un pauvre bougre du pays.

Un braconnier qui avait à se plaindre du garde se dit: « à chasseur... chasseur et demi!... » et il profita de ce que l'autre faisait sa ronde pour lui envoyer une charge de plomb.

Le garde ne fut pas atteint, mais le bougre de couillon de policier volontaire fut déçuillé.

Il y a toujours lieu de regretter qu'il y ait mort d'homme... Mais, nom de dieu, qu'allait-il faire en si mauvaise compagnie? Ce n'était pas ses oignons!

Quant au marchand de fromjies, est-il régence ce moineau-là, avec ses gardes-chasses... Lui fallait-il du raisiné pour rehausser la pâleur de ses « petits suisses »?

C'est lui le vrai coupable dans cette affaire! C'est à lui qu'on devrait demander compte de la mort du policier volontaire.

Pourquoi entretient-il des assassins patentés qu'il baptise « gardes-chasses »?

Tripatouillages électoraux

A Deville il y a eu dernièrement une petite votellerie pour compléter la collection d'oisons de la Volière Municipale: l'exploiteur Gustin a fait nommer qui il a voulu.

Ce jean-fesse a bombardé candidats deux de ses plats-culs qu'il a qualifiés de sociaux, — dans les Ardennes, tout le monde est socialo! — et ça y a été: la pression patronale a été faramineuse et la distribution de liquides si carabinée que des votards ne trouvaient plus le chemin de la mairie, tellement ils étaient saouls!

Les deux candidats à Gustin ont été élus carrément.

Quelle sacrée putainerie!

Et dire qu'il y a des bons lieux qui tablent sur le bulletin de vote pour décrocher du bien-être.

Zut alors! Pour couper là-dedans il faut avoir une couche de naïveté plus épaisse qu'un blindage de cuirassé.

Venin cafardier

Dieppe. — La foi s'en va! Mieux que cela, nom de dieu, elle est partie et elle ne reviendra plus.

Bon voyage!

Les cléricochons y sont résignés. Ils savent bien qu'à moins d'avoir de la mouscaille dans le ciboulot un individu ne peut pas couper dans leurs idiots sornettes.

Croyez ou ne croyez pas... Ils s'en contrefoutent, pourvu qu'on respecte leur influence.

La foi, la religion, Dieu le père et compagnie, ils s'en fichent, vous dis-je! A une condition, c'est qu'on ne colle pas des bâtons dans les roues de cette chose abominable: la domination du prêtre!

A Dieppe, aux dernières votalleries municipales, une bande de jésuites se colla un faux-nez de circonstance, affectant un républicanisme bon teint, histoire de se faire élire par les jobards populaires. Turellement, cette pourriture n'y alla pas avec le dos de la cuillère: il fut fait une rude consommation de mensonges, d'hypocrisie, d'intimidations, de corruption, de bistouilles, de jeanquins et autres poisons.

Ça réussit! Une fois en place, la clique des merles blancs n'eut qu'un dada: faire croire que la population de la ville est un ramassis de jean-fesse et de bêtes à bondieu.

Pour cela, elle a soigneusement maintenu les vestiges du passé: non seulement elle a laissé debout les grandes croix qui salissent les quatre coins de l'horizon, mais encore elle en a dressé de nouvelles, — entre autres, une au cimetière.

Ces sacrés oisons municipaux ne s'occupent que de conserver les vieilles imbécillités, — dont il ne serait plus question sans eux: processions

en tous temps et en toutes saisons; calomnies prêchi-prêchant au milieu des rues, sur le port, sur la plage... partout!

Ces mascarades, manifestations d'un culte imbecile qui est odieux à une grande partie du populo dieppois, les oisons de la Volière municipale ne les trouvent jamais assez grandioses.

Pourquoi? Parce qu'ils voudraient faire gober aux baladeurs qui s'amènent à Dieppe, parisiens, anglais, américains, allemands, etc. que leur ville est une capucinière.

Ils voudraient que les baigneurs s'en retournent avec cette loufoquerie ancrée dans la citrouille: Dieppe est une capucinière et la Normandie n'attend qu'un pet du pape pour repiquer à une nouvelle guerre de Vendée.

C'est archi-faux, nom de dieu! Le populo déteste les curés et s'il ne l'avoue pas c'est par timidité...

C'est de la timidité mal placée, certes oui! Les jésuitards qui ont un mensonge toujours prêt vont répondre: « Comptez donc le nombre d'hommes qui, à Pâques, avalent Gaspard... »

Comptons! Je veux bien. Seulement on additionnera à part ceux qui marchent par crédulité, — et y en aura pas épais! Et, de l'autre côté, on additionnera ceux qui bouffent du pain à cacheter, à raison de quarante sous par séance. Et ceux-là sont les plus nombreux! On peut facilement faire le compte des pauvres couillons qui font parade de zèle religieux et qui vont communier pour avoir une pièce de quarante sous.

Que la vermine noire n'essaie donc pas de nous monter le job! Si elle était aussi sûre de sa puissance elle n'aurait pas besoin de déployer tant de jésuitisme.

Voici sa dernière charognerie: il y a une quinzaine de jours un bon bougre, le citoyen Hérouin, cassait sa pipe, après avoir stipulé qu'il voulait être enterré civilement et avoir chargé de ce soin la Libre Pensée Dieppoise, d'accord avec sa famille.

Quand la vermine de la Volière sut la chose, les Roger et Legros se foutirent dans une rage de vipères; ils cherchèrent un joint pour empêcher l'enterrement civil et, dans cette intention, ils ordonnèrent au croque-mort en chef, un nommé Cousin, commissaire des morts, de foutre le plus de bâtons possibles dans les roues de l'enterrement civil: « surtout pas d'emblèmes et qu'on aille au cimetière par des voies détournées... »

Le croquemort ne rata pas le coche! Quand les bons bougres de la Libre Pensée voulurent coller sur le cercueil leur drap mortuaire — qui est d'un marron rougeâtre — le commissaire des morts s'y opposa.

Illico, ce furent des chichis entre la famille et ce malpropre croquemort.

Un flic trotta chercher le commissaire de police qui, en vertu des lois, donna raison à la famille et à la Libre-Pensée.

Alors, le croquemort Cousin, poussé par une rage de bigot, sauta sur le quart-d'œil et lui arracha son gilet.

Chouette! Un crépage entre le commissaire des morts et celui des vivants.

Ce que bibi se serait gondolé s'il avait assisté à la séance!

Les sergots vinrent au secours de leur quart-d'œil et le commissaire des vivants fit boucler celui des morts.

Quoique ça, la scène était pénible pour la famille... Tout allait finir quand s'amena un flic, envoyé par le maire qui faisait dire au quart-d'œil d'interdire le drap mortuaire des libres-penseurs.

Le commissaire des vivants était bougrement embarrassé! Il venait de conclure à la parfaite légalité du drap en question... Il s'en tira en serinant la conciliation et, pour en finir, la famille se soumit au despotisme municipal.

Il est question — si les manigances de la jésuitaille n'aboutissent pas — d'un procès en correctionnelle, sous le titre: *le gilet du quart-d'œil ou la lutte entre le commissaire des vivants et celui des refroidis.*

On s'en paiera une bosse!

Le populo de Dieppe a trouvé mauvaise la vacherie du maire. Les journaux, les libres-penseurs rouspètent.

Rouspéter est bien, nom de dieu! Mais, c'est insuffisant: ce n'est pas des criaileries qui empêcheront mossieu le maire de repiquer à sa saloperie.

Quand on a le droit pour soi, et pas la loi, on a déjà tort de ne pas foutre les pieds dans le plat. C'est bien pis, quand on a le droit et la loi! Alors on est des nigauds si on plie l'échine.

En pareil cas, il n'y a pas à barguigner, comme le dit la Déclaration de 1793: « l'insurrection est le plus saint des devoirs! »

Evidemment « l'insurrection » doit rester dans

la note... Ainsi, lors de cet enterrement, les gars de la Libre-Pensée auraient joué de la grosse caisse sur les peaux d'âne du croquemort et de mossieu le maire que c'eût été pain bénit!

Et, pour aller plus loin, que le populo se fourre ceci dans le siphon: le jour où il voudra, adieu jésuites, crapules, maquereaux de la haute, dirigeants et autres fripouilles...

Ce jour-là y aura du vent dans les voiles de la Liberté et de la Sociale!

VERS LA RÉVOLTE

(9) Par HENRI RAINALDY

Les gradés de la section étaient de bons gars, sauf peut-être un sergent rengagé d'origine corse, le sergent conducteur des équipages, — sous-off dont la roserie proverbiale ne gênait ni la fatuité ni la bêtise. — Il se croyait aimé du beau sexe et c'est à lui qu'avait été adressée un jour une lettre parfumée; avec une suscription tracée par une main féminine:

A Monsieur PAOLI,

Inspecteur des ânes

au 38^e bataillon d'Alpins.

Le meilleur de la bande et le type le plus curieux, sans contredit, c'était bien le vaguemestre Brizard.

Enveloppé dans sa pèlerine, en frileux, il s'en allait le matin prendre son courrier à la poste. À peine lui voyait-on le bout du nez, mais de loin on apercevait un feu mouvant et une fumée qui montait du haut de cette chose encapuchonnée; le cigare et le vaguemestre étaient inséparables.

Il fallait le regarder compter minutieusement ses lettres et même recommencer deux fois son menu calcul de peur de se tromper, puis, classer le tout dans sa serviette de toile cirée, se la mettre sous le bras et partir...

La distribution commençait naturellement par le courrier des officiers, puis le vaguemestre se rendait à la caserne où, en l'apercevant, le clairon de garde se mettait à sonner:

« Les nouvelles du pays... »

Et Brizard tout guilleret et chantonnant remettait les missives aux sergents de semaine.

Au château, les choses se faisaient plus simplement. Un sectionnaire passait chaque soir chez le vaguemestre:

— Avez-vous des lettres, s'il vous plaît, chef?

— Je vais voir.

Il ouvrait sa serviette, posait son cigare au coin de la table et regardait les plis qui lui restaient.

— Bernard... Combieux... Sirot... Vignal...

— Il n'y a pas gras ce soir.

— Non.

— C'est demain, n'est-ce pas que vous payez les mandats?

— Oui, demain soir.

Ah! si l'on voulait lui faire plaisir au vaguemestre il fallait lui parler des mandats... Il regardait son interlocuteur en se rengorgeant et prenait un petit air malin qui semblait dire:

« — Hein, gueusard, tu en as un mandat, toi?... »

Elle ne t'oublie pas la maman?... Je suis sûr qu'elle te l'a envoyé en cachette ce petit billet!... Ah! gueusard, va!

Quand il avait sa sacoche pleine et qu'il marchait dans la rue, on eût dit le mulet de la fable portant l'argent de la gabelle. Il était content le père la gabelle, ça lui faisait tant plaisir de penser que la pièce de cent sous qu'il allait donner à quelques-uns servirait à rendre moins dure un instant la vie militaire.

Ah! c'est qu'il se souvenait du temps où il était jeune soldat. Lui aussi en recevait quelquefois des écus en papier de sa vieille mère. C'était le bon temps! oui! le bon temps! On en avait du courage à cette époque, on regardait la vie sous le nez avec des airs de se moquer d'elle et de lui faire la nique... Maintenant? — on a deux galons d'argent aux manches, un peu de soutache, sur la poitrine la médaille militaire et, dans quatre ou cinq ans, au 14 juillet, on recevra la croix. C'est qu'on se fait vieux, dam!... on n'a plus vingt ans et on n'aspire plus qu'à la petite retraite et à l'emploi civil qui permet-

tront de se la couler douce dans son chez soi, auprès du feu...

Ce brave homme était instruit.

Il avait passé des examens autrefois pour devenir officier, mais devant les examinateurs, il balbutiait sans pouvoir dire ce qu'il savait; sa timidité trop grande fut la cause de son échec.

Il a eu son roman, — aussi triste que banal. Un soir que Delcrois l'avait aidé à inscrire des mandats sur son registre, il le lui conta avec un air mélancolique et des grimaces de souffrance sur sa vieille figure basanée qui faisaient venir les larmes aux yeux de l'auditeur.

« Il y a treize ans, j'étais à la veille de me marier. J'avais fait la connaissance d'une jeune fille d'ici. Vous savez, c'était la première fois que j'aimais... Oh! mais la première fois tout à fait. J'avais avoué mon amour, et les parents semblaient m'encourager... Je n'étais alors que sergent-fourrier, et j'attendais de passer sergent-major pour adresser officiellement une demande en mariage.

Je fus nommé le 25 mars, je m'en souviens. Le lendemain, vêtu de ma tunique neuve à doubles galons d'argent, je me rendis chez elle.

— Ah! me dit sa mère quand j'entraî, vous arrivez à propos!

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il nous manque un témoin.

— Un témoin?...

— Oui, Justine se marie.

Tonnerre! ce fut un coup. En Afrique une balle kabyle avait un jour traversé mon képi et je n'avais pas eu peur, mais cette fois je sentis mes jambes faiblir.

— Elle se marie?

— Oui. Avec un monsieur très bien; un inspecteur des jeux de Monaco.

— Et c'est pour quand le mariage?

— Dans quinze jours... Vous viendrez?

— Je ne sais pas. Les permissions s'obtiennent difficilement...

— Allons, vous viendrez, c'est dit.

Je ne pus rien répondre.

Justine dinait ce jour-là chez une de ses amies; je restai avec ses parents.

Son père m'annonça lui aussi la nouvelle; il sembla même s'étonner de ne pas m'en voir joyeux.

— Voyons? me dit-il en clignant de l'œil, vous pensiez bien qu'elle ne se marierait pas avec vous, Justine? Vous non plus, vous n'en aviez pas envie?

— Monsieur!

— Je connais ça, allez. J'ai été soldat moi aussi.

— Je vous...

— Rien, je connais.

Je n'insistai pas puisqu'il ne voulait pas entendre.

Sitôt après le dîner, je m'enfuis comme un voleur.

Arrivé dans ma chambre je me jetai sur le lit et je pleurai, je pleurai, je pleurai...

Mon fourrier me regardait, étonné:

— Allez vous coucher, lui dis-je.

— Pourquoi?

— Parce que! Je ne sais pas. Allez vous coucher, vous me ferez plaisir.

— Mais, les pièces ne sont pas prêtes et le capitaine doit venir les signer demain au réveil, avant de partir en permission.

— Ça ne fait rien.

Une nuit d'enfer, celle-là! Le lendemain, quand le capitaine vint, les états et les feuillets de situation n'étaient pas arrêtés et il m'infligea huit jours de consigne...

Je m'en moquais bien de sa consigne. Est-ce que je pouvais craindre quelque chose, puisque Justine m'avait trahi?

Quand je fus un peu calmé, je voulus lui écrire. Je lui fis une longue lettre, une lettre qui l'aurait tuée de honte si elle l'avait lue.

Je ne l'envoyai pas... Je me complus pour ainsi dire dans ma souffrance. Et puis, je me dis que c'était très bête pour un soldat de pleurer une femme comme un pékin, et voilà...

J'y pense encore, mais je crois que je ne souffrirai plus.

Tenez, voici son portrait.

Le vaguemestre montra à Delcrois une photographie qu'il sortit de son portefeuille. Elle n'était ni belle ni laide cette femme, mais elle avait un petit air faux qui choquait, si bien que Pierre

laisa échapper un:

— « Ça ne m'étonne pas » très naturel.

— Ça ne vous étonne pas? Pourquoi?

— Pour rien. Parce que c'est une femme!

— Vous les connaissez donc déjà?

— Un peu.

Il était tard.

— Je vais me coucher, dit le vaguemestre, je penserai à elle.

Delcros le regarda surpris, il avait une larme à l'œil.
Après treize ans !... Pauvre vieux !

(La suite au prochain numéro.)

Flambeaux et bouquins

Le quatrième volume de la petite encyclopédie populaire vient de paraître à la librairie Schleicher, 15, rue des Saints-Pères. C'est le RÔLE DU BOEUF DANS LA CIVILISATION, par E. Chesler. Le volume, un franc.

— Les TEMPS NOUVEAUX viennent de rééditer une des meilleures brochures de Kropotkine, la MORALE ANARCHISTE.

— Le groupe des Etudiants Internationalistes vient de commencer l'édition d'une nouvelle série de brochures par la publication d'une conférence faite par le vieux révolutionnaire russe Pierre Lavroff : la PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES.

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XIII^e. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 163, rue de Charenton.

— Le groupe communiste du XIV^e, réunion lundi 5, salle Ance, 27, rue Mouton Duvernet. Causerie par le camarade Villeval. Collectivisme et anarchie.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Les Libertaires du XV^e, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 115, usul. de Grenelle.

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux, affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

Banlieue

AUBERVILLIERS. — Les copains se rencontrent le dimanche au fort d'Aubervilliers, à 2 h. de l'après-midi.

SAINT-DENIS. — Groupe libertaire d'études sociales. Salle Ollivier, rue du Port, (près la gare), tous les samedis, à 8 h. 1/2, causeries, lectures, discussions. Les camarades sont priés d'être exacts.

— Réunion publique et contradictoire, samedi 10, à 8 h. 1/2, route d'Aubervilliers. Sujets traités : les crimes du militarisme, le désarmement.

Orateurs : Prost, Langlois, Perron, Michel.
Entrée : 0 fr. 20 pour les frais.

Province

ST-ETIENNE. — Au bon coin Stéphanois, Samedi 10 Septembre, réunion des camarades. Appel est fait à toutes les initiatives.

NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nimes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Terminus, à droite de la gare.

AMIENS. — Vu la nécessité de propager toujours et quand même nos idées, nous faisons appel à tous les camarades pour venir discuter avec nous tous les samedis soirs à 8 heures et tous les dimanches, au Cent de Piquet au coin de la rue du Coq.

MARSEILLE. — Dimanche à 3 h. de l'après-midi, grande conférence publique et contradictoire par Chaumel et Jahn.

Sujets traités : l'affaire Dreyfus, le désarmement,

— Les camarades des Chartreux désireux d'organiser une grande soirée familiale au profit de l'École libertaire invitent les camarades qui peuvent prêter leur concours à se rendre au bar de l'Epoque, rue Col-

bert le 15 courant à 9 h. du soir dans le but de composer le programme.

La causerie sera faite par le camarade Jean Maréstan.

— Quelques camarades du quartier d'Arène afin de décentraliser le mouvement invitent les camarades du quartier à se réunir au bar Toussaint, 227, avenue d'Arène, le jeudi et le dimanche.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Brosquin, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

PERPIGNAN. — Réunion tous les soirs au café-bar du Marché-Neuf.

Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le camarade Vassail, 10, rue des Dragons et au kiosque du Palais, place Arago.

Le camarade porte à domicile.

LE HAVRE. — Le "Père Peinard" est crié par Barrey, 20, rue de la Bourse et en vente dans tous les kiosques.

BORDEAUX. — Les camarades bordelais sont avisés qu'ils trouveront à la buvette tenue par le camarade Ch. Caumille, route de Bayonne, 103, les journaux, brochures, etc. On porte à domicile.

— Chez Palange, 23, rue de Chevrus, on peut se procurer les journaux et publications libertaires.

ROUBAIX. — Les copains désireux d'avoir les journaux et brochures libertaires n'ont qu'à s'adresser à Marchand, au Frane Bourleur, rue du Grand Chemin.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Doutre, bistrot.

TARARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Charles, cafetier, rue Belfort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

REIMS. — Faubourg de Laon : réunion à la Buvette du Lavoir, le samedi. Urgence.

— Samedi 10, à 8 h. 1/2, soirée familiale au café St-Maurice, rue du Barbâtre.

ARLES. — "Le Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

CHATEAUMEILLANT. — Le "Père Peinard" est en vente chez Mazure, coiffeur.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire "la Fraternelle" se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

ANGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

LIÈGE. — Les camarades abonnés sont avertis que le comp. G. Thonar reprend la direction des abonnements à dater du présent numéro. — Les comptes antérieurs doivent se régler au comp. Schleich.

Donc à partir d'aujourd'hui pour tout ce qui concerne les abonnements, paiements, etc., s'adresser au compagnon Georges Thonar, 1 rue St-Jean-Baptiste, Liège.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Petite Poste

C. Liancourt. — H. X. Pittsburg. — P. Breuille. — P. Bordeaux. — C. Fourchambault. — P. Denain. — V. Couilly. — B. Leeds. — E. Tunis. — P. St-Etienne. — D. Bethel. — N. Alger. — S. Amiens. — H. Vienne. — K. Angoulême. — S. Cette. — B. Genève. — V. Perpignan. — F. Liège. — C. Marseille. — L. Laon. — A. Angers. — Reçu règlements, merci.

— C. Liancourt : Favier est en balade, il va bien.

— L'anarchie errante : donne ton adresse.

— Les camarades Lénard et Favier sont invités à retourner au Syndicat de l'Union des travailleurs de Reims les livres la D. U. et les P. d'un K. aussitôt lus.

Pour graisser le tire-pied du PÈRE PEINARD :
B. Leeds 1 fr., un déshérité 0.20, sus à l'autorité familiale et étatique 0.25.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.
L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).
L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1895, rare; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ETIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACHÉ-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LA MORALE ANARCHISTE, par Kropotkine.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

LA COLLECTION DE LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

L'affiche du P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE chaque affiche 0.10, franco 0.15.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTE, par Kropotkine, 1.50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LA PATURE, par Rainaldy.

DELCSROS, par Rainaldy ..

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.
Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieville, Paris



La déroute de Cavaignac..., ou le coup de pied de Vénus la Ré-publique!